



Scène

Le corps, par-delà les balles

Du meurtre d'Amadou Diallo au passage à tabac de l'Afro-Américain Rodney King, les violences policières ont inspiré des artistes du Festival de la Cité et fait naître des danses comme le krump.

jeudi 7 juillet 2022, Cécile Dalla Torre

«Tu meurs sur le sol gelé du Bronx/ tu meurs ce 4 février/ ce 4 février 1999/ tu meurs de 41 balles balancées par quatre flics blancs du Street Crime Unit/ le premier coup ne t'a pas touché/ le deuxième t'a frôlé/ le troisième stoppa tes pas/ le quatrième tu l'as pas senti/ le cinquième non plus/ le sixième t'a perforé la cuisse.»

Cet extrait de la pièce Pourvu que la mastication ne soit pas longue d'Hakim Bah revient sur un meurtre raciste qui a particulièrement touché l'auteur de théâtre guinéen, dont la plume questionne les douloureux rapports Nord-Sud, la décolonisation, la dictature, etc. Samedi et dimanche, la pièce sera à l'affiche du Festival de la Cité, à Lausanne, qui fête cette année ses 50 ans. Le spectacle est l'une des quatre-vingt propositions artistiques totalement gratuites du festival.

En 1999, l'assassinat aux Etats-Unis d'Amadou Diallo, 23 ans, a défrayé la chronique internationale. Quatre policiers blancs new-yorkais ont invoqué la légitime défense après avoir criblé d'une quarantaine de balles le corps de ce jeune migrant guinéen. Il ne s'appropriait pas à dégainer contre les forces de l'ordre mais cherchait ses papiers d'identité dans sa poche.

Mourir pour sa couleur de peau

Les officiers de police auraient confondu leur cible avec un violeur ayant commis plusieurs crimes dans le quartier, et ont été acquittés. Amadou Diallo, lui, croyait en l'avenir: il avait trouvé le force de quitter les siens pour s'exiler à des milliers de kilomètres. Sur sa terre d'adoption, il avait multiplié les petits boulots et mis suffisamment d'argent de côté pour pouvoir s'inscrire à l'université et étudier l'informatique.

«American Skin (41 Shots)», de Bruce Springsteen, a rendu hommage à ce jeune Guinéen non-violent, venu poursuivre son rêve américain. Quelques paroles se glissent dans le texte d'Hakim Bah. L'auteur de théâtre, qui vit entre la France et la Guinée, a dédié Pourvu que la mastication ne soit pas longue à son compatriote.

La pièce a été présentée au festival d'Avignon en 2021 dans le cadre du volet «Vive le sujet!» Le spectacle est interprété par Hakim Bah en personne, qui a eu choisi de s'entourer d'artistes d'autres disciplines et d'autres continents: le circassien et danseur d'origine argentine Juan Ignacio Tula et le guitariste étasunien Arthur Bartlett Gillette, fondateur du groupe Moriarty. Interview.

Hakim Bah: C'est la première fois que je monte au plateau, je ne suis pas acteur et je cherchais un sujet qui m'était proche. L'histoire d'Amadou Diallo m'est revenue car je me trouvais en Guinée en 1999, au moment où son corps a été rapatrié. Les souvenirs de cette journée de deuil national, organisée dans tout le pays, m'ont marqué.

Amadou Diallo est le symbole des gens qui partent et qui meurent. C'est une figure assez présente en Guinée et dans d'autres pays d'Afrique. Des musiciens, notamment, lui ont rendu hommage. A l'époque, et encore aujourd'hui, on s'identifiait beaucoup à ce qui venait des Etats-Unis, à la culture du Bronx, des clans. Il existe une forte communauté guinéenne à New York. Quand je suis entré à l'université en Guinée, mon rêve était de devenir informaticien. J'avais aussi fait des démarches pour aller étudier aux Etats-Unis. Cette histoire-là aurait pu être la mienne.

Les médias ont beaucoup parlé de cet assassinat. Je voulais travailler la fiction documentée du réel. J'ai beaucoup lu les journaux et convoqué par exemple la figure du maire de l'époque, Rudy Giuliani (devenu ensuite l'avocat de



Trump, ndlr). Tout a commencé par cette vision du corps que j'avais vu passer dans son cercueil en Guinée. Je suis parti d'images de New York et des Etats-Unis, pays que je ne connais pas mais que j'ai rêvé.

Ça m'a pris du temps de savoir par quel angle m'exprimer, d'où l'emploi de la deuxième personne, par laquelle je m'adresse vraiment à lui. J'ai aussi écrit un poème en peul, ma langue maternelle, que chante Arthur (Bartlett Gillette, ndlr) sur scène, qui joue aussi sa musique. Avec sa roue Cyr (roue dans laquelle s'insère l'acrobate, ndlr), Juan Ignacio Tula amène le vertige de la mort, de l'agonie, des images qui tournent tout le temps, qui nous échappent, qui viennent et qui partent ...

J'ai eu l'idée du spectacle avant l'affaire George Floyd; il devait être créé en 2020 mais le Covid l'a repoussé d'une année. J'ai beaucoup hésité à continuer, le réel étant tellement fort, et la fiction assez pauvre. Je voulais changer de sujet, parler d'autre chose. Ce qui se passait aux Etats-Unis était d'une telle violence que j'avais du mal à trouver les mots pour évoquer l'histoire d'Amadou Diallo, la violence policière et les abus commis dans le monde, surtout là-bas. L'angle du poème m'a sauvé et m'a permis d'entrer au cœur du sujet. Je ne sais pas si j'aurais eu les armes pour continuer si le festival d'Avignon 2020 n'avait pas été annulé. J'ai eu un an pour réfléchir et j'ai décidé de poursuivre le projet.

Je viens d'un pays où l'on grandit dans la violence, depuis l'indépendance et la période qu'on a appelée «révolution». Un camp avait été ouvert par Sékou Touré, il y avait des pendants dans tout le pays. Je suis né sous le régime d'un autre dictateur qui est ensuite resté vingt-quatre ans au pouvoir. Il y avait de la répression quand j'étais au lycée.

Tous mes textes parlent de violences mais passent par la fiction. J'aime aussi partir du tragique pour raconter le monde contemporain. Ma pièce Convulsions revisite la tragédie de Sénèque, Thyeste. Je suis parti de la place de sa femme, Eope, pour réécrire l'histoire tragique des deux frères.

Je travaille à la suite de Pourvu que la mastication ne soit pas longue. J'ai eu envie d'écrire un diptyque pour donner la parole à l'un des policiers. Comment se débat-on face à sa propre violence, ou celle de l'autorité? Ce sont des questions qui me hantent. On m'a passé plusieurs fois des commandes d'écriture. Chasser les fantômes est joué en ce moment au Théâtre des Halles, à Avignon. C'est une rencontre en Afrique entre une femme blanche et un homme noir. Lui vient vivre en France mais ils finissent par se séparer. Il échoue dans la rue, dans un centre de rétention, avant de se suicider. Comment est-on victime, sans le savoir, de questions politiques qui rendent parfois le rapport amoureux difficile? Ces questions aussi me fascinent.

Oui. Un autre texte, 8 Novembre, revient sur le camp Boiro, ouvert par Sékou Touré, où l'on emprisonnait les opposants politiques. C'était un camp de concentration, les gens y mouraient de la «diète noire». Ils étaient ensuite assassinés, des pendants publiques étaient organisées dans tout le pays. La pièce est écrite à travers le regard d'un jeune homme qui pense à son père ... pendu à un pont.

Je pars souvent du réel, comme dans mon autre pièce, A bout de sueurs, qu'on a créée au Théâtre du Lucernaire, à Paris, et qu'on rejouera cet automne. Là aussi, j'ai pris comme point de départ un fait divers. C'est l'histoire, familiale, de deux Guinéens, Yaguine et Fodé, retrouvés morts de froid en 1999 dans le train d'atterrissage d'un vol de Conakry pour la Belgique. Une femme guinéenne rencontre une de ses copines, et concitoyennes, qui revient de France – celle-ci est l'incarnation de la réussite, du mirage, de l'Europe. La première tente de suivre le même chemin, son mari part à sa recherche, ses enfants aussi, d'où la tragédie finale.

On va la jouer au festival Circa (festival du cirque actuel, qui a lieu en octobre à Auch, en France, dans la région Occitanie, ndlr) puis à New York! Elle partira ensuite en tournée en Afrique de l'Ouest.

Après mes études d'informatique en Guinée, j'ai obtenu des résidences d'écriture. J'avais commencé à écrire des



poèmes et des nouvelles au lycée. Une fois en France, j'ai découvert le master de mise en scène et dramaturgie à l'université de Nanterre, que j'ai suivi en 2015. Je venais de l'écriture et ne connaissais pas le plateau. Quand j'ai démarré l'écriture théâtrale, je n'ai plus écrit que des pièces. J'ai trouvé dans le théâtre la générosité de pouvoir accueillir d'autres arts. Il y a de la place pour le récit et le poème. Les deux peuvent cohabiter.

Le krump «comme une prise de parole» Danse > Référence de la discipline en France, Wrestler est l'un des créateurs de Bullet Time, présenté ce week-end au Festival de la Cité. Krump est l'acronyme de Kingdom Radically Uplifted Mighty Praise. On pourrait traduire littéralement par «éloge puissant d'un royaume radicalement élevé», comme le rappelle Wrestler, joint à Paris. Cette danse est née au début des années 2000 dans les quartiers pauvres de la banlieue de Los Angeles, marquées par des tensions raciales entre communautés. Le passage à tabac de l'Afro-Américain Rodney King par quatre membres des forces de l'ordre, ensuite acquittés par la justice, avait déclenché des émeutes en 1992. C'est dans ce contexte de réaction à des violences policières racistes qu'est né le krump. La discipline a été popularisée par le documentaire Rize de David LaChapelle (2005). Pour nombre d'ados vulnérables et en construction, la danse a permis de ne pas sombrer. «Les danseurs se maquillaient comme des clowns», raconte Wrestler, pointant les origines du krump dans le clowning (ou art du clown), qui offrait aux jeunes des moyens de dérision bienvenus et canalisait leur énergie hors des gangs. Cinq danseurs de Los Angeles – Tight Eyez, Mijo, Miss Prissy, Dragon et Lil'C – en ont été les précurseurs et précurseuses, bien avant que la discipline ne se popularise, et s'institutionnalise – l'Opéra de Paris, notamment, a proposé une version krump des Indes Galantes de Rameau filmées par Clément Cogitore en 2019. Wrestler a commencé à pratiquer le krump et à s'entraîner seul après avoir vu le film de streetdance Steppin, la révélation. Treize ans de pratique. Il définit ce courant artistique comme «une danse percutante par ses arrêts, comme une prise de parole». Une danse contemporaine alternant mouvements rapides et ultra rapides. Wrestler: «Il faut faire partie de cette culture, se la réapproprier pour que la danse soit sincère.» DRA ses yeux, le krump, dont la capacité à se renouveler est infinie, est un moyen de sublimer les émotions et les combats de chacune, représenter la rage de vivre. «C'est une danse guerrière de l'affirmation de soi, qui brosse toutes les facettes de la vie, de la tristesse à l'euphorie ou la joie.» Wrestler y voit une expression du dépassement davantage qu'une connotation agressive. «Il n'y a pas de filtre. Tout se danse à 100%. On ne peut pas porter de masque, on passe du sentiment le plus violent au plus lumineux.» Le danseur ou la danseuse qui sort du cercle pour danser est connectée au collectif, avec lequel un système de questions-réponses se construit en fonction des cris d'encouragement du public, le principe de «la hype». «On expérimente avec le groupe dans un contexte de 'lab', en sentant l'énergie qu'on vous donne.» C'est auprès de Wrestler que la danseuse contemporaine Maya Masse s'est formée, participant d'abord à ses cours et ses stages. Avec lui, elle a créé Bullet Time pour le Festival de la Cité, et présentera la pièce ce week-end. «Le krump ne s'apprend pas derrière un écran, il faut expérimenter cette énergie, en découvrir les codes et en comprendre la culture. Les battles n'en représentent qu'une partie. Les danses urbaines ne sont pas nées dans un conservatoire, il faut faire partie de cette culture, se la réapproprier pour que la danse soit sincère.» CDT



↳ Lire en ligne

FESTIVAL
CITÉ
LAUSANNE
5-10
7.22

Ordre: 3016226
N° de thème: 034.003

Référence: 84864082
Coupure Page: 4/4



L'auteur de théâtre Hakim Bah dans sa pièce "Pourvu que la mastication ne soit pas longue", à voir samedi et dimanche au Festival de la Cité, à Lausanne. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE/ FESTIVAL D'AVIGNON